

L'Art déco, un centenaire bien mérité

Béatrice de Rochebouët

Le Musée des arts décoratifs à Paris fait revivre, à travers un millier d'œuvres, l'exposition de 1925 qui consacra ce style d'un luxe inouï.

C'était il y a cent ans ! L'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes de 1925, propulsant l'Art déco sur le devant de la scène, s'ouvrait alors à Paris. Démonstration de force des plus grands talents d'une époque absolument fabuleuse qui poussa le luxe et le raffinement de la création à son plus haut niveau. Elle est aujourd'hui célébrée, en grande pompe, par le Musée des arts décoratifs (MAD), à travers près de 1000 œuvres, venant principalement de ses collections mais aussi de prêteurs et d'institutions.

Aucune cependant des États-Unis, dont on connaît pourtant la passion pour cette exception française n'ayant duré que trente ans, dont nombre de collections d'outre-Atlantique ont raffolé. « Une quelconque importation était impossible, tant les coûts de transports et frais de douanes sont devenus exorbitants, et plus encore depuis Trump », justifie la conservatrice et commissaire Anne Monnier Vanryb. Elle a donc puisé dans les trésors suffisamment nombreux du musée et ceux de collectionneurs européens pour ce parcours thématique et chronologique captivant.

Il rassemble mobilier, bijoux, objets d'art, céramiques, dessins, affiches et vêtements haute couture. Le style Art déco dans sa totalité, de l'origine à l'apogée, jusqu'à ses réinterprétations contemporaines, dont l'avant-première exclusive du train Orient Express en 2012, le clou du spectacle. « Il a fallu quatre ans de travail basé sur l'ADN de cette marque au nom mythique rachetée par le groupe hôtelier Accor pour faire renaitre, 140 ans plus tard, ce palais roulant d'une sophistication inédite. Lancé en 1883, il réunit, avec son service de majordomes, Paris à Constantinople, moyennant un prix équivalent à six mois de salaire d'un fonctionnaire. Sa mise en service est pour le printemps 2027 », explique Maxime d'Angèle.

L'architecte et directeur artistique a mené sa reconquête sur mesure, avec une exigence absolue du détail (35000 perles cousues mains sur un panneau de bois, à Angers !), sous la houlette d'une trentaine des meilleurs métiers d'art, en mariant l'ancien et le nouveau, sans jamais copier l'authentique, toujours en le réinventant. Des 17 wagons retrouvés en 2015, dans un tunnel, à la frontière biélorusse - le wagon présidentiel, véritable petite suite avec son salon lit dépliant, sa douche et ses toilettes séparées. L'ensemble est un magnifique hommage à l'Art déco, présenté magistralement dans la nef. Mais il doit se visiter à la fin de l'exposition, se déroulant aux 2^e et 3^e étages du musée (rien dans les salles du rez-de-chaussée, gardées pour des événements, dommage !), terminant ainsi la boucle de cet énorme parcours sur un siècle, de 1925 à 2025.

Malgré la signalétique imposée, il paraît impensable de ne pas jeter un œil, voire de s'immerger, dès l'entrée, dans ce spectaculaire Orient Express. Le visiteur a besoin de sensation forte et peut-être moins de discours. Il aime la mise en scène et peut-être moins les vitrines. Elles sont nombreuses dans ce parcours où le musée a remis à l'honneur des pièces iconiques, comme le chiffonnier ventru en galuchat d'André Groult, une petite merveille de la « chambre de madame » exposé à l'Exposition de 1925. Ou comme le bureau à cylindre doucine de Jacques-Émile Ruhlmann, en ébène de macassar souligné d'ivoire, un bijou d'élégance et de proportions montré à l'Hôtel du Collectionneur, également pour l'Exposition de 1925.

L'exposition a voulu aussi reconstruire des ensembles, tel le bureau bibliothèque de Pierre Chareau (dépôt du Centre Pompidou) avec ses boiseries et son mobilier, entièrement remonté comme il était au pavillon. Une ambassade fran-

çaise. Mais elle privilégie peu les « period rooms » qui auraient pu nous replonger dans les ambiances incroyables des décorateurs-ensembliers de l'époque, ces artisans maîtres du goût total, capable de penser un intérieur comme un tout, de l'architecture aux volumes, du mobilier aux textiles et couleurs. L'alcôve dédiée à Pierre Chareau avec ses meubles blancs, si modernistes, sur fond de tissu brun est l'une des exceptions. Comme celle évoquant le voyage, avec un barillet de la salle à manger du *Normandie*. « Pour son architecture audacieuse de Mallet Stevens avec son immense tour plantée sur un cube blanc, le pavillon des renseignements du tourisme avait fait scandale. Nous avons pu emprunter la maquette qui va avec le dessin du musée », précise Anne Monnier Vanryb.

Excellence des savoir-faire

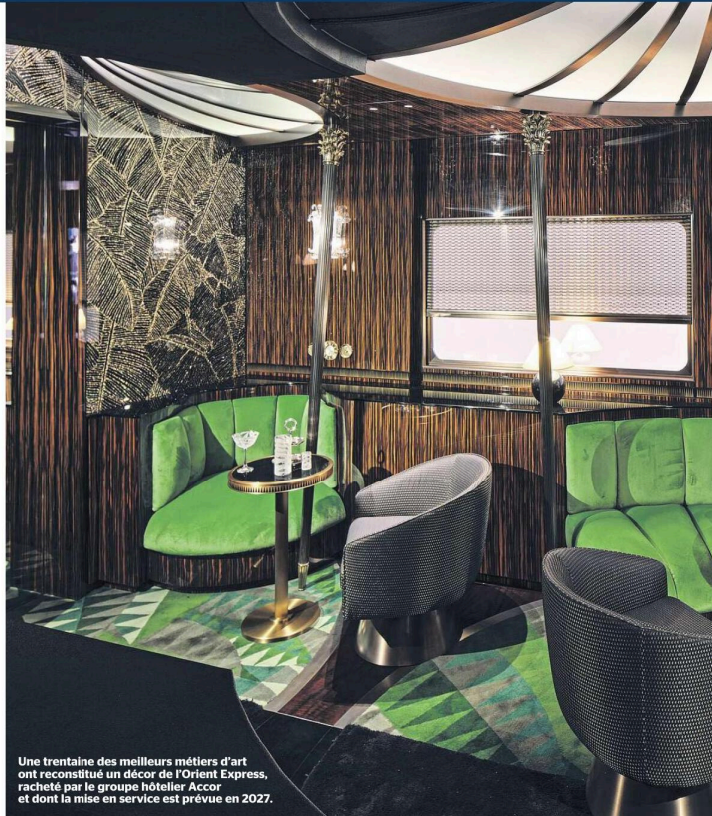
La carte blanche donnée au Parisien Jacques Grange est un vrai plus. Ce grand fan de l'Art déco sert de figure tutélaire pour évoquer le moment où il l'a redécouvert dans les années 1970, marquées par la grande vente du couturier Jacques Doucet. Le décorateur a composé l'écrin de son gral (boiseries de marqueterie de paille de Jean-Michel Frank et panneaux de Richard Peduzzi pour donner de la couleur) par de subtils rapprochements ou grands écarts que le musée n'aurait osé faire. Comme mettre le bureau classique de Ruhlmann, montré en 1934, dans sa rétrospective post mortem, à côté d'un tabouret moderniste de Glenn Gray) voisinant avec celles de ses clients de toujours (surprenante chaise verte d'Armand-Albert Rateau venant de la demeure de Londres de Roberto Agostinelli).

L'accrochage se veut avant tout muséal, pour montrer, sous toutes ses facettes, la richesse et l'élégance d'un style qui ne peut être classifié dans un mouvement unique mais plutôt dans une aspiration commune à rompre avec les codes du passé. L'exposition de 1925 fut en cela une manifestation totalement folle comme le tourbillon de ces années-là, rapidement évoqué par des extraits de films ou affiches de l'époque. Elle fut aussi une confrontation de l'excellence des savoir-faire de vingt et un pays, principalement européens (hormis l'Allemagne, absente pour des raisons économiques et politiques) mais aussi la Chine, le Japon (une vitrine dédiée aux kimonos), la Turquie et l'Afrique avec ses colonies françaises.

Elle se déploya sur l'esplanade des Invalides, les quais rive gauche et rive droite et les alentours du Grand Palais et du Petit Palais devant la Seine, avec des pavillons rivalisant d'ingéniosité. Dans ce changement d'époque, elle connut un succès populaire incontestable. Tous les pavillons furent cependant détruits, la critique jugeant durement leur caractère éphémère, leur luxe synonyme de dépenses et leur déconnexion avec la réalité sociale du moment. Si bien que cette exposition de 1925 lui parut comme déjà dépassée.

Rétrospectivement, ces pavillons, ayant donné crédit à Jacques-Émile Ruhlmann, dans l'Hôtel du Collectionneur ou à Le Corbusier et ses futurs tenants du modernisme dans le pavillon de l'esprit nouveau, nous font pourtant toujours autant rêver. En introduction du parcours au 2^e étage, un petit film animé (une minute trente), réalisé à partir de documents d'archives, nous fait revivre avec joie cette exposition de 1925. On aurait peut-être aimé la voir, pourquoi pas, sur un écran géant, à l'entrée du musée pour tout de suite être dans l'ambiance. ■

« 1925-2025. Cent ans d'Art déco » au MAD (Paris 1^{er}), du 22 octobre 2025 au 26 avril 2026.



Une trentaine des meilleurs métiers d'art ont reconstruit un décor de l'Orient Express, racheté par le groupe hôtelier Accor et dont la mise en service est prévue en 2027.

Mathieu Rousset-Perrier : « Les joailliers inventent alors un nouveau goût »

Élodie Bèard

C'est un détail qui n'est pas passé inaperçu auprès des amateurs de bijoux : l'affiche de l'événement du Musée des arts décoratifs ne montre ni un meuble, ni un objet de décoration, mais un petit étui laqué et précieux du joaillier Raymond Tempelier. C'est dire l'importance de cette corporation dans ce mouvement du début du XX^e siècle célébré par l'Exposition internationale des Arts décoratifs et industriels modernes de Paris de 1925. « On pense souvent que cette exposition marque la naissance du mouvement, alors qu'en réalité elle aurait dû avoir lieu en 1915, et que 1925 s'avère bien davantage le couronnement d'un certain courant, déjà assez mûr, de l'Art déco », explique Mathieu Rousset-Perrier, un des commissaires de l'exposition et conservateur, entre autres, des bijoux du musée.

En témoigne la volumineuse broche Boucheron, dans la première salle du parcours, ornée d'un pompon de soie et de pierres dures plutôt rares en joaillerie à l'époque (lapis, corail, onyx, jade, turquoise). « Ce bijou concentre l'envie de rupture inhérente au mouvement et la volonté de faire des propositions inédites, reprend le commissaire. D'ailleurs, il appartient toujours aux archives du joaillier qui ne l'a pas vendu lors de l'exposition internationale, tant il était différent de sa production habituelle. »

La deuxième salle fait la part belle aux joailliers avec une pièce entièrement dédiée à Cartier, l'un des rares créateurs de l'époque encore en activité aujourd'hui et disposant de riches archives. « Nous voulions retracer, à travers une maison, les deux décennies 1920 et 1930, et

montrer la diversité des courants, comme des sources d'inspirations », précise Mathieu Rousset-Perrier. Outre les dizaines de bijoux illustrant l'épuration des formes, la variété des thèmes, les mélanges de couleurs (et de pierres) inattendus, mais aussi le noir et blanc, le public y découvre également les croquis et photos des installations du joaillier à l'exposition internationale. Cartier fut le seul joaillier à y disposer de deux stands, l'un au Grand Palais avec ses pairs et l'autre au pavillon de l'élégance avec les marques de mode, où il planta cette panthère grandeur nature en fer forgé comme garde-corps devant son stand, et présentée ici.

La géométrie, axe central

Pour les amateurs de bijoux, et d'Art déco, le clou de l'exposition se trouve dans la salle dédiée à la grammaire du mouvement. La variété des objets détaille les motifs et sources d'influence récurrents que soit le mode d'expression (mobilier, textile, céramique, joaillerie...). En premier, la géométrie « marqueur central de l'Art déco », sou-

ligne Mathieu Rousset-Perrier, dont s'emparent les créateurs de l'avant-garde, comme Raymond Tempelier, Gérard Sandoz, Georges Fouquet, Jean Després avec des bagues et des broches illustrant le mouvement, la vie moderne ou l'automobile. Les maisons historiques de la place Vendôme, elles aussi, se saisissent de cette esthétique, à l'instar de Boucheron (qui a prêté une ravissante broche en cristal de roche, diamants et tourmaline) et Chaumet, un joaillier qui évoque rarement cette période de son histoire et présente là une broche cravate et un bracelet ruban tous diamants, très modernes, ainsi qu'un pendentif en émeraudes gravées, diamants et rubis.

« Cette évolution du bijou vers l'Art déco est aussi impulsée par des personnalités qui ne sont pas des bijoutiers », poursuit le conservateur. C'est le cas par exemple de Paul Irbe, illustrateur et décorateur, qui imagine cette broche, très précise avec son émeraude gravée et ses fleches de saphirs bleus. Une association de couleurs inédites, et même considérée alors comme vulgaire. On peut citer aussi Charles Jacquot, qui engage alors un changement chez Cartier et qui, au départ, travaille pour des ferronniers. Ces artistes osent des choses qu'un joaillier de formation n'aurait pas osées. « Ils inventent un nouveau goût », conclut Mathieu Rousset-Perrier. ■



1. Devant de corsage Boucheron en pierres ornementales, pompon de soie et diamants, présenté en 1925. 2. Manchette en platine et diamants Cartier, commande de 1934. 3. Broche Jean Després de 1936, en argent, or et malachite.

COLLECTION PRIVÉE BOUCHERON, COLLECTION CARTIER, LES ARTS DÉCORATIFS



À Roubaix, Odette Pauvert, artiste oubliée des Années folles

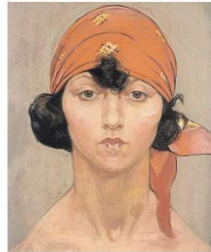
Éric Biétry-Rivierre
Envoyé spécial à Roubaix

Minois triangulaire, cheveux frisés émergent d'un foulard coloré : ainsi apparaît Odette Pauvert (1903-1966) dans ses autoportraits de jeunesse. Ce petit bout de garçonne à l'air sûr et sérieux, qu'exhume en plus de 200 œuvres le Musée d'art et d'industrie André-Diligent de Roubaix, La Piscine, est la première femme à avoir obtenu le prestigieux grand prix de Rome en peinture. C'était en 1925. À 22 ans, elle était consacrée officiellement. Depuis, on l'a oubliée et c'est dommage. Heureusement, son œuvre a été précieusement conservée par ses héritiers. Et il voilà remis en lumière, dans les merveilleux volumes de cette ancienne piscine Art déco.

« À moi les grandes commandes ! », promet-elle à ses parents. Mais d'abord, à elle les trésors renaissance et baroque de la Ville éternelle. Car durant trois ans, elle vivra à la Villa Médicis. Cela en compagnie de son père, copiste et peintre d'animaux, de sa mère, excellente miniaturiste sur ivoire, et de sa sœur, peintre également, qui, elle, choisira d'enseigner son art.

La-bas, sur la promenade du Pincio, elle peaufine son style, dessin précis et aplats de couleurs franches. Si la géométrisation et la stylisation de ses formes respirent l'air Art déco du moment, Odette demeurera toujours une figurative, loin des avant-gardes du moment. En compensation, son originalité tient dans ses surfaces qui jouent avec la matière mate à la manière des fresques antiques. Elle redécouvre cette technique à peu près perdue. Les maîtres de la Renaissance, mais également Puyssie de Chavanne et Maurice Denis inspirent cette tête cultivée, née Montparnos mais qui apprécie aussi l'apreté du Finistère.

Ses parents y ont une maison face à la mer, et cela comme une belle série de positions exécutées sur le moulin. La Bretagne est aussi son choix pour sa composition du prix de Rome. Sa Légende de saint Roman a la monumentalité, le spec-



Autoportrait au foulard rouge, Odette Pauvert, 1926.

taculaire et aussi la maîtrise requise. Sous son côté étrange, presque kitsch, ce tableau est incontestablement l'expression d'une ambition. Agenouillé à demi nu devant un petit port en granit, l'ermite prie tandis qu'autour une paire d'énormes bouledogues s'apprête à le dévorer.

Anachronismes et étrangetés

Déjà, Odette, qui a pu avec sa sœur intégrer les Beaux-arts de Paris, a choisi de poursuivre dans l'atelier mixte de Ferdinand Humbert. Là, elle peut enfin s'exercer à rendre des modèles nus masculins. Cela donne d'ailleurs aux cimaises quelques puissantes académies. « C'est cette maîtrise qui jusqu'alors faisait défaut aux peintres femmes qui l'a hissée au rang de maître », résume la commissaire Adèle Taillefer.

Odette fait aussi scandale lorsqu'elle livre *Après le bain*, portrait réaliste d'une Ève seulement habillée de son rouge à lèvres. Ses toiles sont faites pour le Salon des artistes français. Nombre d'autres ne sont pas destinées au grand public, plutôt pour son milieu. Parmi ces derniers travaux, on note de charmantes vues de la Villa Médicis. Ou les portraits de sa

promotion à Rome grimpée en patriciens de la Renaissance.

Ce côté anachronique, ces étrangetés qui sourdent souvent aux cimaises culminent dans son plus grand format, adressé aux membres de l'Institut à Paris en 1929. Ce saint François aux stigmates bandés a été ouvertement conçu pour s'attirer des commandes de décors d'églises. Tout comme, deux ans plus tard, son maniériste *Eros vainqueur de Pan*. Reste que le sujet pêche par une trop grande expressivité et ce goût du bizarre qui, cette fois, heurte. Devenue membre des Ateliers d'art sacré, l'artiste est retenue pour des chantiers publics. Elle peint à fresque une *Mère et l'enfant* dans une école parissienne. Elle contribue aux décors de l'église du Saint-Esprit (Paris 12°).

Ce n'est pas assez pour vivre. Elle réussit mieux comme portraitiste. L'effigie de sa future belle-sœur est dans le genre sa meilleure huile, intitulée *Paris 1932*, c'est un stéréotype de la Parisienne des Années folles. Presque un Lolita Lempicka. La salle où est présenté son portrait de l'acteur et danseur noir Habib Benglia entouré de natures mortes avec masques africains est également des plus belles.

Tout comme la section graphique. De 1933 à 1934, Odette est pensionnaire à la Casa Velazquez de Madrid. Alors ses paysages frisent le cubisme. Quant à ses portraits, ils se font de plus en plus expressionnistes. Déjà elle prépare sa participation aux décors de pavillons pour l'Exposition universelle de 1937 à Paris. Mais la voilà femme mariée et bientôt mère de trois enfants. Elle se cantonne à les inclure dans des scènes domestiques où la figure de la mère s'ennuie. Bienôt aussi, ce sera la guerre. C'en est fini d'une carrière. Après 1945, Odette ne retrouvera sa boîte à couleurs qu'en amatrice. La dernière section qui court jusqu'à son décès paraît bien chiche. Elle reflète un artiste oublié.

« Odette Pauvert. La peinture pour ambition au temps de l'Art déco », *La Piscine de Roubaix* (59), jusqu'au 11 janvier 2026. Catalogue Norma, 240 p., 39 €.

Un marché qui a conquis la planète

L'Art déco a toujours la cote. Cent ans après l'exposition internationale de 1925, cette époque fabuleuse qui a poussé l'excellence des arts décoratifs à son plus haut niveau reste très prisée. « Le problème majeur est de trouver des œuvres du niveau de celles que j'ai eues à vendre pendant cinquante ans. Elles sont aujourd'hui che de grands collectionneurs. Certaines nous sont revenues mais pour la plupart, ils les gardent pieusement, sachant qu'elles seraient désormais introuvables et à des sommes faramineuses », explique Cheska Vallois. La Parisienne fut pionnière dans la redécouverte de ce marché, avec son mari, Bob, depuis la naissance de leur galerie, en 1981, rue de Seine (dix ans après les Halles) aux côtés d'autres voisins marchands, Félix Marclhac ou Anne-Sophie Duval.

Quand ils ont commencé, personne ne regardait l'Art déco et il ne valait presque rien. Celui-ci a fini par sortir du purgatoire avec la grande vente des collections du couturier Jacques Doucet, en 1972, et l'intérêt naissant d'amateurs français comme Hélène Rochas, Karl Lagerfeld ou l'avocat Pierre Hebey et sa femme, Geneviève, qui se séparèrent, notamment, de 51 meubles de Ruhlmann en 1999, à Drouot Montagne, par Camard & Associés. L'Amérique, où les Vallois ouvrirent un espace à New York, prit le train en marche dans les années 2000, faisant s'envoler les prix. De grandes dispersions ont suivi : Claude Dray (2006, Christie's), le château de Gourdon (2011, Christie's) ou, plus récemment, Sydell Miller, la reine des cosmétiques (2021, Christie's) et Ron Perelman, le propriétaire de Revlon (2023, Sotheby's). Un temps, la vogue du mobilier des années 1950, Perriand et Prouvé en tête, a quelque peu occulté celui des années 1930. Mais l'intérêt est revenu (malgré une baisse de celui de Ruhlmann, à cause de son ivoire, inexportable outre-Atlantique) mais que pour l'exceptionnel.

En octobre dernier, au FAB Paris, au Grand Palais, le duo Vallois a présenté une vingtaine de pièces iconiques de Chareau, Irlbe, Groult, Legrain, Rateau, Ruhlmann ou Durand, mais aucune n'était à vendre. Toutes avaient été empruntées à leurs plus gros clients. À l'instar du Grec Dinos Martinos ou du couple Kravis de New York, dont on a pu voir la fameuse pirogue et le fauteuil aux dragons d'Eileen Gray, acheté par ces derniers 22 millions d'euros lors de la vente de la collection Yves Saint Laurent-Pierre Bergé. En 2009, cette dispersion qualifiée de « vente du siècle », sous le marteau de Christie's au Grand Palais, marquait le sommet d'un goût pour ce qu'il y avait de plus précieux ou de plus pur dans l'Art déco.

« Le problème majeur est de trouver des œuvres du niveau de celles que j'ai eues à vendre pendant cinquante ans. Elles sont aujourd'hui che de grands collectionneurs »

Cheska Vallois, Galeriste

« Pour ces deux extrêmes d'un style, il y a toujours autant d'acheteurs. L'Art déco, reconnu pour son incroyable modernité cent ans après, étant devenu un marché planétaire, allant de l'Europe à l'Asie, en passant par l'Amérique, explique Florent Jeanniard, vice-président de Sotheby's France. Ils restent partagés entre deux choix esthétiques, selon leur sensibilité : le plus lourd et le plus pompeux d'un Brandt, Legrain, Sile et Mare, Lelou ou Cheuret ou le plus pur et moderniste d'un Frank, Rateau ou Eileen Gray dans ses lignes les plus sobres. » La tendance n'est plus à l'accumulation dans les intérieurs : quelques pièces mythiques bien choisies, à marier avec les grands maîtres de l'art moderne, voire de l'Art contemporain et les arts premiers. ■

B. DE R.

ADAPTÉ DU BEST-SELLER DE OLIVIER GUEZ
ÉDITIONS GRASSET & FASQUELLE, 2017 PARIS, FRANCE

"KIRILL SEREBRENNIKOV À SON MEILLEUR NIVEAU"
LE POINT

FESTIVAL DE CANNES
SECTION OFFICIELLE
CINÉMA PREMIÈRE

AUGUST DIEHL

LA DISPARITION DE JOSEF MENGELE

UN FILM DE KIRILL SEREBRENNIKOV
ADAPTÉ DU ROMAN « LA DISPARITION DE JOSEF MENGELE » DE OLIVIER GUEZ
ÉDITIONS GRASSET & FASQUELLE, 2017 PARIS, FRANCE
MIA BRONFELDER, DENZ HARTSTU, FREDERICK BECHT & BURKHARD KLUGER

DEMAIN AU CINÉMA

arte LE FIGARO CINE+ GUEZ Le Point L'histoire MIA LIRE OVERSÉLECTION